

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 34

Artikel: Le mari de Suzelle : (fin)
Autor: Néron, Marie-Louise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194442>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

s'arrêta devant un tambour qui portait des baguettes d'or en sautoir et reconnut le jeune héros d'Arcole :

» — Ah ! c'est toi, mon brave, lui dit-il ; eh bien, je vais faire mieux pour toi !

» Et, détachant de son habit la croix de la Légion-d'Honneur, il la fixa sur la poitrine d'André Etienne. »

Le mari de Suzelle.

(Fin.)

Frantz ne travaillait plus et il dépensait. Il fallut vendre un bout de terre, un pré, puis un autre, un autre encore, tout y passa.

Sur ces entrefaites, un troisième enfant, un autre garçon, vint augmenter la famille ; cette fois, des transports de joie n'accueillirent pas le nouveau-né, tout était bien changé, ce fut avec de grosses larmes que la pauvre mère le pressa contre sa poitrine.

Les querelles devinrent si fréquentes, que Suzelle, un beau matin, se retira avec ses enfants chez la vieille mère de son mari, que Frantz, dans sa débauche, avait quasi abandonnée.

Les deux femmes pleurèrent ensemble bien longtemps leur bonheur perdu ; à la fin, Suzelle, plus forte, se releva, sentant qu'elle devait travailler pour les siens.

Dans tout le pays, on la connaissait, on l'estimait, aussi obtint-elle, sans difficulté, le poste de garde-barrière, dont le titulaire venait de mourir.

Là, dans la maisonnette retirée, elle mena une vie de fatigues et de dévouement ; elle brodaït parfaitement, elle chercha de l'ouvrage et fut assez heureuse pour en trouver bien au-delà de ce qu'elle pouvait exécuter.

Une année s'écoula ainsi paisible, mais pleine de tristesse. Suzelle ne pouvait s'empêcher d'adorer encore son mari, et elle eut donné son sang pour pouvoir revivre encore, ne fût-ce que quelques mois, ses belles années d'autrefois.

Aussi, tout en brodaït, la jeune femme retenait de gros et douloureux soupirs.

Des pas légers et trottinants lui firent relever la tête ; c'étaient les enfants, les aînés qui, leur panier à la main, rentraient de l'école.

— Bonsoir, mère, dit le garçonnet, en sautant sur les genoux de la garde-barrière ; — bonsoir, mère, reprit la fillette, en déposant un gros baiser sur les joues de la jeune femme.

Comme celle-ci leur rendait caresse pour caresse, le marmot s'éveilla en criant. Les enfants, sur un signe, s'élancèrent ; ils apportèrent le lit au milieu de la chambre, la petite fille se mit en devoir de bercer et d'amuser le bébé.

C'était vraiment un gracieux tableau que cette scène de famille, avec la vieille aïeule, les yeux mi-clos en son fauteuil et ce berceau d'enfance remué en cadence par un autre enfant.

Des pas sonores retentirent sur le seuil de la maisonnette et trois hommes entrèrent ensemble ; ils soutenaient dans leurs bras un de leurs camarades, dont la tête pâle oscillait à chaque pas. C'étaient les braves pompiers de Sierentz qui venaient d'éteindre un grand feu

éclaté subitement dans une usine voisine ; l'incendie avait été terrible, beaucoup d'ouvriers travaillant dans l'usine y avaient péri, ainsi qu'une partie des sauveteurs accourus de divers côtés.

A la vue de ces hommes, Suzelle se leva d'un bond, jeta un grand cri, auquel répondit la plainte désespérée de la vieille femme.

La garde-barrière et l'aïeule venaient de reconnaître dans ce blessé couvert de charbon et de sang leur pauvre Frantz.

— Nous vous ramenons un brave, dirent les pompiers d'une voix émue, le camarade a fait plus que son devoir, il nous a tous transportés d'enthousiasme ; du reste, M. le maire a l'intention de venir le féliciter.

Suzelle, sans les écouter, s'était jetée sur son mari, qu'elle serrait convulsivement dans ses bras.

— Blessé ! blessé ! s'écriait-elle, où ? Mais répondez-moi donc.

— Là, fit l'un des hommes, en désignant la poitrine ; une poutre en tombant ; il courait pour sauver une femme et un mioche, mais crac, la poutre a cédé. Ah ! il a été beau.

Les braves gens ne trouvaient que cela.

La jeune femme ne les écoutait pas ; elle tira de l'armoire des linges blancs et, préparant de l'eau dans une cuvette, elle leur dit d'une voix tremblante :

— Aidez-moi.

Frantz fut promptement déshabillé ; mais, arrivé à la chemise, il fallut la couper, la plaie était profonde et le linge adhérait aux chairs. D'une main agile, Suzelle lava la blessure et la pansa, puis on coucha le patient, toujours à demi-évanoui, dans un bon lit, et avec une petite cuillère sa femme se mit à humecter ses lèvres de quelques gouttes de vieille eau-de-vie.

Pendant ce temps, la mère, infirme, joignait les mains dans l'attitude de la prière.

Les pompiers se retirèrent en promettant de revenir le soir, mais le camarade se remettrait vite avec de si bons soins.

— Ah ! il a été beau ! il a été beau ! répétaient-ils en s'éloignant, avec cet entêtement du paysan, subjugué par une action d'éclat.

Frantz ouvrit les yeux et aperçut penché sur lui un visage angoissé, tout ravagé de larmes.

— Ah ! pardon, fit-il d'une voix faible.

Mais la garde-barrière l'embrassa éperdue-ment en le pressant sur sa poitrine.

— Repose-toi, mon homme, lui dit-elle d'une voix douce, tu seras bien ici, où nous t'aimons tous ; tes blessures ne sont pas graves, tu guériras promptement, et... et nous pourrions être heureux encore, ajouta-t-elle timidement.

— Oh ! oui, oui, s'écria le blessé, j'en ai assez de cette vie de vieille brute, je veux rester près de toi et réparer le mal que je t'ai fait.

Suzelle l'embrassa, et le blessé s'endormit doucement, bercé par les caresses de sa femme.

Frantz revint promptement à la santé, grâce aux bons soins dont il fut entouré.

Le bonheur reparut dans la pauvre ménage, l'époux frivole reconnut ses torts et reprit sa bonne vie d'autrefois, probe et honnête.

Suzelle a rajeuni, elle est heureuse ; elle a oublié les mauvais jours de larmes, et la vieille aïeule, souriante, semble se reprendre à la joie d'exister ; ses forces reviennent, et sur ses maigres genoux elle endort ses petits-enfants au son d'une de ces dolentes ballades de la vieille Alsace.

Marie-Louise NÉRON.

La vilhie carabina.

Quand on lâi peinsè, on étai bin dè plie patet lè z'autro iadzo qu'ora. Na pas que n'iaussè pas adon dâi lulus asse vi et asse dégourdi qu'oreindrâi ; mâ on n'avâi pas lè z'utis po epliâti coumeint ora.

Lè mécaniques à écàorè ont déboquâ lè z'èclliyi ; lo telephono a fé licenciâ lè piquièttès ; lo tsemin dè fai a dégomâ lè diligencès ; lè brego sont plieins d'aragnès pè lè guelatâ. Tot tsandzè. La sadze-fenna et lo bri sont portant adé quie.

Et lè carabinès ! quand on a vu fer-railli pè lo tir cantonat stâo teimps passâ, à Lozena, et qu'on repeinsè âi vilhio carabiniers, te possiblibo quinna differeince ! Se noutrè pères-grands châi revegnont fèrè on tor, sariont-te ébayi ! C'est qu'adon faillâi tota 'na vouarba po tserdzi on coup. Vo vo rassoveni bin que cliâo vilhio carabiniers aviont dâi gibernès que poivont bin teni on quartieron, tant l'âo faillâi d'affèrès. Et pi quin commerce po tserdzi ! kâ quand on tagnâi la carabina, faillâi :

1. Reimpliâ la tserdze avoué la flasqua.

2. La vouedi deir lo canon.

3. Preindrè onna petita patta rionda, grossa coumeint on batz, et l'eimbar-douffâ dè grêce-molla qu'on tagnâi dein 'na petita boâte ein fer-blianc.

4. Mettrè cé bocon dè droblhire su lo perte dâo canon.

5. Preindrè 'na bâlla et la mettrè su la patta.

6. Fiairè cauquiès petits coups dessus avoué la maillotse, po la fèrè eintrâ.

7. Einfatâ lo mandzo dè la maillotse âo bet dâo canon po bussâ on bocon la bâlla, ein tapeint avoué la man.

8. Preindrè la bourra, la fourrâ de-dein ein pliace dè la maillotse et bailli cauquiès semottâiès tantquie que la bâlla sâi âo mâitein dâo canon.

9. Arretâ dè bourrâ ; sè cliieinnâ on bocon po relèvâ lo tsin, et doutâ lo restant dâo vilhio capuchon, po âovri lo perte dè la lumière dein la tsemenâ, que cein fasâi *fiououou* !

10. Rebourrâ tant qu'âo fond.

11. Ressailli la bourra.

12. Armâ lo tsin.

13. Mettrè lo capuchon.

14. Sè branquâ, armâ dézo et meri.

Vouaiquie tot cein que faillâi fèrè, tandi qu'ora, pas petout on preind l'arma, que cein part ; n'ia qu'a fourrâ